

La différence de langue qui se remarque dans la première partie de Daniel se remarque aussi dans la seconde : le chapitre VII, par lequel celle-ci commence, est écrit en chaldéen ou araméen comme les cinq chapitres qui la précèdent. L'unité de plan et de composition du livre est donc incontestable, malgré ce qu'offre de disparate le langage, et malgré l'absence de liaison et de transition formelle entre les divers chapitres ; et quoique Daniel soit nommé à la troisième personne dans la première partie et qu'il se mette lui-même en scène dans la seconde¹.

Ainsi les deux sections du livre de Daniel, bien que l'une soit exclusivement historique et l'autre exclusivement prophétique, ne sont que deux parties d'un même tout, animées du même esprit et tendant à la même fin. Dans l'une et dans l'autre, Daniel remplit la mission qu'il a reçue de Dieu :

sième, ix, développe la prophétie messianique, faite d'une manière sommaire dans les ch. II et VII. Enfin la quatrième, x-xii, développe longuement la partie de la première et de la seconde qui se rapporte à l'empire gréco-macédonien. Nous reviendrons plus loin, au ch. XIII, sur ces visions.

¹ « Vous pouvez diviser ce livre, dit Zündell, *Kritische Untersuchungen über die Abfassung des B. Daniel*, in-8°, Bâle, 1861, p. 40-41, vous ne pouvez pas le mettre en pièces. Essayez de le morceler d'après la langue ; vous ne le pouvez pas, car la partie chaldaique, III, 49 ; III, 42, 16, 23, 30, fait clairement allusion à la partie hébraïque, I ; il y a aussi une liaison essentielle entre l'hébreu VIII-XI, et le chaldéen VII ; le temps est indiqué d'une manière semblable, VII, 1, et VIII, 1. — Si vous tentez de le partager d'après le contenu, d'un côté, l'histoire, I-VI, de l'autre, les visions, VII-XII, vous vous heurtez à des obstacles semblables. Le ch. I est en effet visiblement, d'après son contenu, une introduction à la partie historique, II-VI ; par la langue et par le style, il se rattache aux visions, VIII-XII ; en se servant de l'hébreu, il unit la première partie à la seconde, de même que le ch. VII, écrit en chaldéen, unit la seconde à la première. » On peut voir d'autres points de contact entre les deux parties du livre de Daniel signalées dans de Wette, *Lehrbuch der Einleitung in alte Testament*, 4^e édit., 1833, § 256, p. 322 ; Frd. Keil, *Lehrbuch der Einleitung in alte Testament*, 2^e édit., 1859, § 134, p. 396 ; Th. H. Horne, *Introduction*, 3^e édit., 4 in-8°, Londres, 1822, t. IV, p. 200-208.

celle de préserver le monothéisme des écueils contre lesquels il pourrait se briser dans la captivité et d'entretenir dans le cœur de son peuple la foi au Messie et à un avenir meilleur.

Pour mieux atteindre ce but, le Seigneur révèle ses oracles à son prophète sous une forme nouvelle, en rapport avec le pays au milieu duquel vit maintenant Israël, sous cette forme qu'on a appelée apocalyptique, parce qu'on la retrouve dans le livre célèbre de saint Jean qui porte le nom d'Apocalypse.

Elle consiste à annoncer l'avenir et surtout les derniers jours au moyen de symboles et d'emblèmes, à figurer, par exemple, les quatre grands empires, comme dans le songe de Nabuchodonosor, par l'or, l'argent, l'airain, le fer et l'argile qui composent la statue. Cette manière d'annoncer l'avenir n'est pas exclusivement propre à Daniel. On la rencontre, non seulement dans Ézéchiël, qui vivait comme lui en captivité, mais aussi chez les prophètes qui ont écrit en Palestine, comme Jérémie¹. Cependant ce qui n'est pour ainsi dire que l'exception chez les autres devient comme la règle dans Daniel ; la forme apocalyptique domine dans ses prophéties et y tient presque toute la place. Nous avons déjà vu² pourquoi Dieu avait jugé à propos de se servir d'un nouveau langage et d'employer des images nouvelles, dans le pays où Juda avait été transporté : dans sa bonté, il s'accommode aux temps et aux lieux pour se mettre, si l'on peut ainsi dire, à la portée de tous ses enfants.

Pendant cette période de crise de la captivité, il fait de nouveaux prodiges et multiplie les miracles, comme il l'avait fait autrefois à l'époque de la sortie d'Égypte : en faveur des Hébreux les plus en vue à Babylone, à cause du rang

¹ Jér., XIII, etc.

² Voir plus haut, p. 179-180.

qu'ils ont à la cour, il éteint les ardeurs des flammes de la fournaise et ferme la gueule des lions, parce qu'ils ont été fidèles observateurs de sa loi; pour montrer sa puissance souveraine, il envoie à Nabuchodonosor des songes prophétiques; il écrit sur les murs du palais de Baltasar des paroles mystérieuses, et il donne à Daniel l'intelligence de ces paroles, comme la science de l'interprétation des songes; enfin il prodigue en quelque sorte, à cette époque, les prophètes et les prophéties¹.

Certes, l'intervention surnaturelle de la Providence dans les événements de ce monde et, en particulier, dans l'histoire du peuple de Dieu, n'a jamais été plus justifiée, et plus facile à comprendre et à expliquer qu'à ce moment critique. Cependant les rationalistes contemporains ne peuvent se résoudre à accepter un livre où on lit tant de miracles et tant de prophéties; c'est, à leurs yeux, une preuve incontestable de la fausseté et de l'inexactitude de ce qu'il raconte. Aussi l'attaquent-ils avec une violence et un acharnement inouïs et se vantent-ils d'en avoir fini avec cette œuvre apocalyptique qui, si elle est authentique, ruine tout leur système, puisqu'elle établit l'existence du surnaturel².

¹ Voir plus haut, p. 174-175.

² Porphyre est le premier qui ait contesté l'authenticité de Daniel au III^e siècle. Voir *Les livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. I, p. 172-176. Porphyre s'appuie sur ce que, d'après lui, le livre contient une description historique fidèle des événements jusqu'à une certaine époque, après laquelle il cesse subitement d'être exact. Depuis cet écrivain jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, personne n'avait mis en doute cette authenticité. Bertholdt, en 1806, commença à attaquer le quatrième grand prophète au nom de la critique, et à partir de ce moment, on ne compte plus ses ennemis. Voici l'énumération des principaux adversaires de l'authenticité de Daniel : Bertholdt, *Daniel aus dem Hebräisch-Aramäischen neu übersetzt und erklärt*, Erlangen, 1806-1808; Id., *Historisch-kritische Einleitung in sämtliche kanonische und apokryphische Bücher*

On peut se rendre compte de ce qu'ils disent par ce qu'écrivit l'un d'entre eux, M. Nöldeke, qui les résume tous : « Le prophétisme était mort depuis des siècles, et le peuple juif était bien convaincu qu'il ne renaîtrait jamais¹. Tout à coup, on vit apparaître de nouveau une suite d'écrits qui se rattachent aux livres des prophètes, tout entiers tournés vers l'avenir, et pleins d'ardentes aspirations vers le jour du jugement. Ce désir s'était exalté jusqu'à l'attente précise de la venue tout à fait rapprochée du grand jour. Les auteurs n'avaient nécessairement d'autre vœu que celui de préparer leurs coreligionnaires à cette catastrophe. Pour que tous soient bien convaincus, comme ils le sont eux-mêmes d'ailleurs, que le jour du jugement est imminent, ils se couvrent de l'autorité d'anciens hommes de Dieu à qui ils attribuent leurs livres. Ces hommes doivent avoir prédit l'avenir, et nous trouvons ainsi chez eux des descriptions étendues du passé, sous forme de prophéties de l'avenir. Nous découvririons toujours avec facilité le point de vue réel des auteurs, — car naturellement la description du passé ne

des Alten und Neuen Testaments, Erlangen, 1812-1819, t. IV, p. 1505 et suiv.; Bleek, dans la *Theologische Zeitschrift* de Schleiermacher, de Wette et Lücke, 1822, t. III, p. 171-294; Id., *Jahrbücher für deutsche Theologie*, 1860, p. 45-101; de Wette, dans Ersch et Grüber, *Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste*, Th. 23, Leipzig, 1832; Id., *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in die kanonischen und apokryphischen Bücher des Alten Testaments* (7^e édit., Berlin, 1852); Lengerke, *Das Buch Daniel verdeutscht und ausgelegt*, Königsberg, 1835; cf. *Theologische Studien und Kritiken*, 1837, p. 923-934; Ewald, *Die Propheten des Alten Bundes*, 2 in-8^o, Stuttgart, 1841 (2^e édit., Göttingue, 1867); Hitzig, *Das Buch Daniel*, Leipzig, 1850; Lücke, *Versuch einer vollständigen Einleitung in die Offenbarung des Johannes*, 2^e édit., Bonn, 1852; Baxmann, *Ueber das Buch Daniel*, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1863, p. 452-532; Graf, *Daniel*, dans Schenkel's *Bibel-Lexicon*, 1869, t. I, p. 568-574.

¹ « Cf. Psaume LXXIV, 9; 1 Makkabées, IV, 46; IX, 27; XIV, 41. »

peut être exacte que dans le passé¹, — si la plupart du temps ils ne nous avaient pas rendu la tâche extraordinairement difficile par un déplorable jeu de cache-cache, en dissimulant leurs pensées dans des nombres et des symboles de toute sorte. Il y a des apocalypses qui, sans valeur par elles-mêmes, n'excitent l'intérêt que par les énigmes que le chercheur doit résoudre pour trouver leur origine. Dans cette symbolique et en d'autres points encore, la littérature apocalyptique a des modèles dans le reste de la littérature hébraïque, notamment dans les prophètes Ézéchiël et Zacharie. Ézéchiël a le premier décrit l'avenir dans une série systématiquement ordonnée de nombres et d'images.

» On trouve dans ces écrits un mélange on ne peut plus singulier de violentes passions, d'aspirations brûlantes vers le salut, avec un profond sentiment d'horreur pour la corruption présente, enfin des fantaisies et des imaginations poétiques, avec une réflexion froide et calculée. En dehors des parties apocalyptiques, ces livres renferment encore le plus souvent des récits et des exhortations.

» On n'a fait entrer dans l'Ancien Testament qu'un seul livre de cette espèce, le plus ancien et le meilleur de tous, le livre de Daniel. Le jugement qu'on porte sur ce livre a été établi par la critique moderne avec plus de sûreté que pour la plupart des autres. A l'exception de quelques ardents apologistes, tous les hommes de science sont depuis longtemps d'accord sur tous les points essentiels concernant le livre de Daniel². »

¹ Remarquer cet aveu sans artifice, qui est tout le *Credo* du rationalisme et la véritable raison de la négation du surnaturel : *naturellement*, une prophétie ne peut être exacte qu'autant qu'elle est faite après coup. On la rejette donc *a priori*.

² Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*. Traduit de l'allemand par MM. Hartwig Derenbourg et Jules Soury, in-12, Paris, 1873, p. 317-318.

Les points essentiels sur lesquels se sont mis d'accord les rationalistes, c'est que le livre de Daniel est postérieur de quatre siècles à l'époque de Nabuchodonosor et date du temps des Machabées : « Les persécutions terribles d'Antiochus Épiphane suscitèrent un esprit hardi qui éveilla en lui-même et dans ses coreligionnaires une ardeur généreuse. Le ferme espoir que les anciennes prophéties devaient être accomplies, l'idée, généralement humaine et spécialement israélite, que le secours de Dieu est surtout proche quand l'infortune est à son comble, l'enflammèrent et lui firent jeter sur l'avenir des regards prophétiques, à la manière des antiques voyants d'Israël. Toutefois, la vieille inspiration prophétique passant pour morte depuis longtemps, s'il avait parlé en son propre nom, il n'aurait pu compter sur cette foi profonde que réclame le prophète pour ses prédictions. Aussi se dissimula-t-il sous le nom d'un saint de l'antiquité. Pour faire pleinement naître la foi et la confiance, il décrit le passé comme un avenir éloigné, soit par des images et des allusions transparentes, soit tout à fait ouvertement...

» L'auteur ne voulant point écrire une histoire, peu lui importe de blesser la vraisemblance historique et naturelle. Plus ses récits sont merveilleux, plus il peut espérer de l'impression qu'ils produiront sur des lecteurs pleins de foi au surnaturel... C'est son temps que l'auteur a partout en vue, Néboucadnézar [Nabuchodonosor], qui ordonne d'adorer son image sous peine de mort, Belsazar [Baltasar], qui emploie les vases sacrés dans ses orgies, sont pour lui autant de types des tyrans séleucides, de même que la corne criminelle dans les visions apocalyptiques. Daniel et ses trois amis représentent les martyrs de son temps. Quant au dénouement heureux de ces différentes scènes, la justice poétique le lui imposait : les tyrans eux-mêmes sont convaincus de la toute-puissance de Dieu, et, avant de mourir, Épiphane

est amené, par la foi du peuple juif, au repentir et à l'adoration du vrai Dieu¹. »

M. Nöldeke oublie de nous dire quel rapport l'éducation de Daniel et de ses compagnons à la cour de Nabuchodonosor peut avoir avec l'époque des Machabées. Il ne nous explique pas davantage la signification du second songe de Nabuchodonosor et de sa folie. Il ne prend pas garde enfin que l'auteur de Daniel, au lieu de s'élever avec vigueur contre les rois de Babylone, qui représentent, nous assure-t-on, l'odieux Antiochus Épiphane, en parle presque toujours avec une sorte de bienveillance². Ce sont là cependant des faits importants qu'on n'a pas le droit de négliger³.

L'idée de placer à la cour du roi, qui est la figure des Séleucides, le héros du livre, aurait été vraiment étrange de la part de l'écrivain machabéen qui aurait imaginé cette fiction.

Le véritable tort du quatrième grand prophète, c'est de raconter des miracles et d'avoir écrit des prophéties. « Le livre de Daniel n'est pas authentique, dit encore M. Nöldeke... Et d'abord, la plupart des faits racontés dans le livre tiennent de la fable et n'ont pu s'accomplir. Qu'on songe seulement aux trois jeunes hommes délivrés du feu

¹ Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, trad. Derenbourg et Soury, p. 333-335.

² Cf. Dan., II, 46, 49; IV, 16, etc.

³ Il importe d'autant plus de le remarquer que la tactique ordinaire des rationalistes consiste à passer sous silence les faits et les détails qui sont contraires à leurs théories contre le surnaturel et qu'ils sont incapables d'expliquer d'après leurs principes. C'est évidemment violer les règles de la véritable critique, quoi qu'ils se vantent toujours de parler en son nom, mais telle est néanmoins leur manière de faire. Ils induisent ainsi leurs lecteurs en erreur, en ne leur montrant que ce qui est favorable à leur cause. Ceux qui les croient sur parole, étant incapables de juger par eux-mêmes et ignorant ce qu'ils cachent ou omettent, sont ainsi séduits et trompés par ce faux exposé.

et aux autres merveilles aussi extravagantes, la folie de Néboucadnézar durant sept ans, sa vie au milieu des bêtes, en compagnie desquelles il broute l'herbe des champs, sa façon étrange de faire part de son destin à tous ses sujets, la défense absurde en vertu de laquelle nul ne doit dans l'empire, pendant un mois entier, demander quoi que ce soit, sinon au roi, etc.¹. »

Nous avons déjà rencontré de nombreux miracles sur notre route, en suivant l'histoire de l'Ancien Testament. L'égyptologie et l'assyriologie nous ont plusieurs fois servi à établir l'authenticité et la véracité des écrits dans lesquels ils sont contenus. L'épigraphie assyrienne va nous fournir, pour défendre le livre de Daniel, des armes encore plus nombreuses que pour les autres parties de la Bible. Ces faits, que nous venons de voir traités de fables, sont peints dans Daniel avec une couleur chaldéenne si caractérisée qu'il est impossible à l'assyriologue, non imbu de préjugés rationalistes, de méconnaître leur date et leur lieu d'origine, c'est-à-dire Babylone et l'époque de Nabuchodonosor et des dernières années de l'empire de Chaldée. C'est ainsi que l'étude des documents cunéiformes a amené François Lenormant à défendre l'authenticité des récits contenus dans les six premiers chapitres de Daniel².

« Je dois avouer, dit-il, qu'une partie des arguments invoqués par Corrodi, Eichhorn, Jahn, Gesenius, de Wette, Lengerke, Ewald et Hitzig [contre le livre de Daniel] m'ont paru longtemps irréfutés. J'acceptais leur opinion et je l'ai

¹ Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, trad. Hartwig Derenbourg et Jules Soury, p. 330.

² Fr. Lenormant dit formellement des six derniers chapitres : « Je crois que la seconde moitié de Daniel peut être aussi bien défendue et justifiée. que la première »; mais il n'étudie que les six premiers chapitres du livre *La divination et la science des présages chez les Chaldéens*, 1875, p. 172.

même imprimée¹... Des raisons uniquement et exclusivement scientifiques... m'ont amené à changer d'opinion... et à en revenir aux données de la tradition... Ma conviction nouvelle s'est formée sur l'étude des textes cunéiformes, dont le contrôle avait manqué pour le jugement, qu'il y a maintenant, je crois, nécessité de réviser. Le témoignage de ces textes est, en effet, un élément indispensable du débat². »

Nous allons invoquer le témoignage de ces textes dans les chapitres suivants et nous verrons que le livre dont nous avons marqué ici le caractère et démontré l'unité n'a pu être écrit qu'à Babylone, du temps de Nabuchodonosor et de ses successeurs.

¹ Dans le *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 1869, t. II, p. 243.

² Fr. Lenormant, *La divination et la science des présages*, in-8°, Paris, 1875, p. 170-171. — Les principaux défenseurs de l'authenticité du livre de Daniel, quoique quelques-uns fassent des concessions sans fondement au rationalisme, sont : Hengstenberg, *Die Authentie des Daniels*, qui forme le tome 1^{er} de ses *Beiträge zur Einleitung ins alte Testament*, Berlin, 1831; Hävernick, *Commentar über das Buch Daniel*, Hambourg, 1832; Id., *Neue kritische Untersuchungen über das Buch Daniel*, Hambourg, 1833; Id., *Handbuch der historisch-kritischen Einleitung in das alte Testament*, Erlangen, 1844, Th. 2, Abth. 2, p. 444-495; Keil, *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in die kanonischen und apokryphischen Bücher des Alten Testaments* (3^e édit. Francfort, 1873); Auberlen, *Der prophet Daniel und die Offenbarung Joannis*, Bâle, 1854; 2^e édit., 1857; Frz. Delitzsch, dans la *Real-Encyclopädie de Herzog*, t. III, 1855, p. 271-286; 2^e édit., 1878, t. III, p. 469-479; Zündel, *Kritische Untersuchungen über die Abfassungszeit des Buches Daniels*, Bâle, 1861; Birks, *Four prophetic Empires*, 1844; Id., *Two later visions of Daniel*, 1846; Pusey, *Daniel the prophet.*, 3^e édit., Londres, 1864; F. Speil, *Zur Echtheit des Buches Daniel*, dans la *Theologische Quartalschrift*, 1863, p. 191-251; J. Fabre d'Envieu, *Le livre du prophète Daniel traduit d'après le texte hébreu, araméen et grec, avec une introduction critique ou défense nouvelle du livre et un commentaire littéral, exégétique et apologetique*, 2 volumes in-8° en 3 tomes, Paris, 1888-1891, etc.

CHAPITRE II.

ÉDUCATION DE DANIEL A LA COUR DE NABUCHODONOSOR. LES ÉCOLES DU PALAIS A BABYLONE.

La troisième année du règne de Joakim, roi de Juda, Nabuchodonosor, chargé par son père Nabopolassar de faire la guerre dans l'Asie occidentale, s'empara de Jérusalem et emmena en captivité une partie de ses habitants (606 avant J.-C.). Parmi les captifs se trouvait un jeune homme de race royale¹, aussi distingué par ses qualités naturelles et par ses talents que par sa naissance² : il s'appelait Daniel.

Les rois de Chaldée et d'Assyrie, pour être en état de gouverner plus facilement leurs sujets de race et de langue étrangère, avaient coutume de choisir parmi eux des jeunes gens de bonne famille et de les faire élever à leur cour, où ils recevaient la même éducation et la même instruction que les enfants des grands officiers indigènes. Cet usage, qui ne nous était connu jusqu'ici que par le livre de Daniel, nous est attesté maintenant par les documents cunéiformes.

Nous savons aujourd'hui que la bibliothèque établie par Assurbanipal à Ninive³, était principalement destinée aux maîtres et aux disciples de l'école du palais⁴. Une partie no-

¹ Dan., I, 3.

² Dan., I, 4.

³ Voir t. I, p. 184-191.

⁴ Les Assyriens ont été les élèves des Babyloniens, à qui ils ont emprunté leurs sciences et leurs arts. Il y avait à Babylone une école florissante et des maîtres savants. Tandis que l'Assyrie était surtout guerrière, Babylone et la Chaldée étaient surtout savantes. « En Chaldée, la plus haute situation sociale et le premier rôle paraissent avoir été toujours